



Jeanne Sialelli

# *Une Semaine en famille*

*ou*

*Hortense leva  
le sourcil gauche  
et continua  
à équenter  
les haricots*

Jeanne Sialelli

Une semaine en famille

*ou Hortense leva le sourcil gauche et continua à équeuter les haricots*

© Jeanne Sialelli, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6584-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il est dit que

« *Les pires histoires sont des histoires de famille* »

Les meilleures aussi, n'est-ce pas ?

Alors je dédie ce livre à ma famille

et à mes amis, extension naturelle de celle-ci.

Ceci dit, toute ressemblance avec des personnes existantes etc... etc... est bien sûr inimaginable ou bien alors, comme le dit la formule, fortuite.

## Les personnages

– **Baptiste Laffond**, notre père ou papy, à l'enterrement duquel nous sommes tous venus ; il ne parle plus beaucoup !

– **Apolline Laffond**, sa femme, notre maman ou mamie. Heureuse veuve, vous n'allez pas tarder à le découvrir.

### Leurs enfants et petits-enfants :

– **Alicia**, l'aînée ; elle a fait un peu tous les métiers, ce qui veut dire aucun ; elle est mariée en troisièmes noces officielles à **Benoît**, qui n'apparaît quasiment pas.

Elle a eu un fils, **Lucas**, mort dans un accident.

– **Guy** ; il est notaire, très sérieux, marié à **Marguerite** (dite **tata Pâquerette**).

Ils ont fait trois petits : **André-Jean** et **Pierre-Thomas**, jumeaux de dix-sept ans (leur rôle est minime, ils ont toujours le nez sur leurs tablettes)

– **Simon-Jacques**, « l'accident », six ans.

– **Antoine**, mon père, est le petit dernier ; il est marié à **Valentine**, ma mère, une belle Américaine superbement carrossée.

Ils m'ont eue, je suis **Jeanne**, je suis la narratrice. RAS de mon côté.

J'ai un frère un peu plus jeune, **Teddy**, qui vit aux États-Unis depuis le divorce de nos parents.

Il y a aussi **Hortense**, qui fait partie de la famille tout en n'en faisant pas partie. Elle est « à notre service » depuis qu'elle a treize ans, c'est dire ! Elle vient d'en avoir soixante.

Tout ce petit monde n'est pas de l'année, mais il n'y a pas d'âge, c'est bien connu, pour ceux qui s'aiment !

– **Florimond** ! J'allais oublier Florimond ! Pourtant, il prend depuis peu une place importante dans notre famille ! Vous verrez laquelle.

## Une semaine en famille

### Jour 1

Je n'ai jamais vu ma grand-mère aussi guillerette qu'hier, jour de l'enterrement de son mari, mon grand-père. Elle tentait de le cacher et prenait des mines de circonstance avec ceux qui jugeaient bon de l'abreuver de ces phrases détestables parce que toutes faites telles que : « Courage, nous comprenons votre douleur », « Perdre le compagnon d'une vie entière », « Vous vous retrouverez là-haut »...

Digne, perchée sur ses petits talons, enveloppée d'un léger manteau noir, rouge sang eût été choquant, elle serrait les mains qu'on lui tendait. Mitaines en dentelle, noires elles aussi, non par coquetterie mais car, du plus loin que je me souvienne, elle n'a jamais supporté les gants, habits de sorcières, dit-elle.

Dès notre petit âge, elle nous tricotait des mitaines de toutes les couleurs ressemblant plus à des gueules de crocodiles béantes qu'à autre chose. Le jour où elle s'est aperçue que nous ne les mettions pas, elle a fait son enquête, vite bouclée du reste : les copains se fichaient de nous ! « Trop fauchée, ta grand-mère, pour finir tes moufles ? », « Bouffées aux mites ou par des rats affamés ? », « Ça te sert à quoi, ça ? ». Le « ça », c'était ces choses inachevées aux yeux des autres et censées nous protéger du froid. Sa réaction ne s'est pas fait attendre, elle a récupéré l'ensemble et transformé les « ça » en de pures merveilles, qui ont fait mourir de jalousie les moqueurs, en ajoutant au bout des doigts des gueules de lions affamés, des ongles de princesses, de jolies tortues aux écailles dorées, et même des dragons menaçants.

Mais je m'é gare, nous en étions à l'enterrement de papy. Au fait, avant toute chose, il faut que je vous le dise tout de suite, nous ne sommes pas de la « haute », mais nous ne sommes pas non plus de pauvres malheureux. Quant aux caniveaux... plutôt au Ciel que jamais nous n'y tombions ; c'est le pire, le dernier argument de ma grand-mère quand elle n'en trouve plus d'autres : « Ma pauvre fille, tu finiras dans le caniveau ! ». Mais où tombent donc ses fils ? Cette digression pour vous dire que bien qu'il nous arrive de boire le café dans des tasses en porcelaine avec petites cuillères en argent, chez nous, les grands-pères s'appellent papys (on a échappé aux pépères), les grands-mères, mamies, et il y a

des tontons (pire encore, des tatas) à qui mieux mieux.

Revenons à papy ; pourquoi avait-il choisi une belle journée de fin de printemps où tout est permis pour dire que lui, il en avait sa claque de son épouse foldingue, de notre belle famille, et finalement d'une vie sympathique, certes, mais qui n'offrait plus grand intérêt à ses yeux.

Quelques mots vite jetés sur un papier, probablement pour que nous n'ayons pas de problèmes avec la maréchaussée :

« Il a dit que c'est un naufrage, certes, mais il n'a pas dit qui devait rester à bord. Salut, la compagnie, je pars seul puisque vous avez décidé de continuer le voyage ! À la revoyure ! »

Le soleil était là, la chaleur encore timide, et les corps dans les rues, sur la plage et au bistrot du coin commençaient à se dévêtir pour exulter, sauf dans l'église, évidemment, qui, en plus de la froidure de l'hiver encore empreinte dans chaque mur, exhalait une vague odeur de bougies éteintes.

Pendant tout l'office, mamie resta droite comme un *i*, certains pourraient dire figée dans sa douleur, mais moi qui la connais bien, je voyais son œil frissonner, et quand il frissonne, c'est qu'elle a une idée dans la tête et que nous sommes tous au bord de l'abîme !

Revenus des quatre coins du monde, certains même de Clermont-Ferrand (!), nous étions réunis suite à ce funeste événement qui, sur le moment, nous surprit, papy étant la joie de vivre. C'est bien après que nous eûmes quelques explications.

En attendant, nous mettions en terre un gentil vieux monsieur qui, avec elle, sa complice, nous avait appris à sa façon ce qu'était la vie.

À ma grande surprise, j'entendis mamie marmonner entre ses dents : « Quel con, vraiment quel con ! »

Derrière elle, dans l'église, tonton Guy ; c'est le seul qui ait bien réussi et qu'on peut citer en exemple : notaire à Gerbay. Il n'y a pas grand-chose dans ce bled, sauf sa demeure carrée, résistante à tous les vents et ornée comme il se doit de la flamme dorée : la justice assise dans toute sa splendeur, qu'il demande à la bonne d'astiquer toutes les semaines et qui brille de mille feux. Située en plein centre du village, la bâtisse imposante fait face à l'église, ce qui est pratique : les

heureux héritiers peuvent, la mine affligée, dès le requiem fini, courir dans son officine et se requinquer ou s'effondrer à la lecture de testaments qui, quelquefois, surprennent.

C'est ainsi que nous avons appris que le charcutier, homme rougeaud et taciturne, avait « farci » (humour facile, je le reconnais !) une dame du village voisin, lui faisant non pas un, ni deux, mais trois enfants naturels tous beaux et gras ! Mais ceci est une autre affaire.

Pour en revenir à tonton Guy, il aurait préféré qu'on l'appelle oncle Guy mais c'était impossible, car de ce fait nous aurions été obligés d'appeler sa femme tante Marguerite, ce qui, vous en conviendrez est nettement moins fun que tata Pâquerette ; il se tenait raide, engoncé dans un costume foncé nettement trop petit pour lui. Une chose est certaine, bien que personne n'en parle dans les revues de diététique, les notaires, comme tous les notables d'ailleurs, prennent de la bedaine en vieillissant.

Il tirait toutes les deux minutes très sérieusement sur une manche de son costume ; tantôt l'une, tantôt l'autre, pour cacher ses poignets de chemise d'un blanc éclatant. Tata Pâquerette à ses côtés s'ennuyait ferme, agrippée à son sac Hermès comme si d'affreux loubards allaient tenter de le lui dérober. Il ne contenait rien, son sac, si ce n'est un billet de cinq euros soigneusement pliés qu'elle avait prévu pour la quête. Important, ce détail, car une femme de notaire a des obligations ; celle-ci entre autres : tenir son rang et ne jamais, au grand jamais, se laisser surprendre par la négligence.

Que ce soit pour une bénédiction, une messe, un baptême, et bien plus encore pour un enterrement, la femme de notaire a l'obligation absolue d'être prête pour le grand moment de la quête. Non par charité, pas plus parce que Dieu se rappellera de sa générosité quand son tour viendra, mais pour une raison plus terre à terre : si, au moment de la quête, une femme de notaire se met à farfouiller dans son sac et à en tirer de la mitraille qui fait un bruit d'enfer, c'est fini, elle est soupçonnée de radinerie : on va obligatoirement jaser, et jaser, c'est pire que tout ! Comme la rumeur, cela s'infiltré partout, passe de bouche à bouche, s'insinue dans de petites phrases, dans des regards complaisants, se glisse derrière un mot, peut-être deux, ouvre la voie au doute, et du doute à l'alarme il n'y a qu'un pas. De la méfiance à la peur, un autre pas, et crac ! c'est fini, les bons bourgeois ne vont plus venir régler chez vous leurs petits problèmes d'héritage, de succession, de gros sous ; ils vont préférer le notaire du

village d'à côté dont personne ne parle.

Et tout cela pourquoi ? Pour n'avoir pas pris le temps de préparer un billet de cinq euros qui vous assure sérénité, assurance et confiance... Pâquerette, on ne l'y reprendra plus, en avait fait la cruelle expérience : la seule fois où elle s'était montrée négligente, prise de panique, elle avait ouvert son portefeuille et n'ayant trouvé qu'un billet de cinquante euros, elle l'avait alors brandi en serrant les dents, pour qu'au moins on voit sa grande générosité ; non pliés, les cinquante euros qu'elle voulait mettre dans la corbeille se sont envolés et elle se retrouva à quatre pattes face à la grenouille de bénitier qui, elle, ne voulait en aucun cas perdre la manne qu'elle avait entraperçue.

Encore maintenant, tata Pâquerette en a des frissons. Cinquante euros !

Heureusement c'était à un mariage, sinon il y aurait bien eu une bonne âme pour crier à la provocation. Ces riches, quand même, toujours là pour nous montrer qu'ils ont du fric !

Ce détail a de l'importance lui aussi : toutes les statistiques vous le diront, on est nettement plus généreux à un mariage qu'à un enterrement.

Il est incontestable que pour les hommes d'Église, il y a beaucoup moins de boulot à un enterrement. D'abord, il n'y a qu'un mort, donc un seul nom à retenir, ensuite l'homélie est toujours la même ; qu'elle retrace la vie de la pire des crapules ou celle du plus doux, du plus honnête des hommes : tous furent de bons pères de famille, des citoyens exemplaires ; tous vont manquer à leur famille, à leurs proches, mais respectons la volonté de Dieu qui, dans sa grande clémence, a décidé de les rappeler à lui. N'oublions pas que notre tour viendra et que nous nous retrouverons tous enfin réunis dans la maison du Père...

Horreur suprême, inutile de faire des digressions là-dessus, cette éventualité nous fait tellement frémir qu'il faut voir la tête des gens aux enterrements ! Sinistre !

André-Jean, Pierre-Thomas et Simon-Jacques, mes cousins, étaient à côté de leurs parents. Les jumeaux se levaient et s'asseyaient quand il le fallait ; s'agenouiller leur était plus difficile, surtout pour André-Jean : sa tablette glissait mais il ne pouvait arrêter son jeu sous peine de perdre et d'être déclassé. Quant à Pierre-Thomas, il paiera le lendemain d'un torticolis l'attention latérale qu'il eut